

Dr Alfred Mercier
Chirurgien St-Jacques

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 14 SEPTEMBRE, 1878.

NO. 46.

Le LOUISIANAIS.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....\$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchou-pitonias St., No. 15.
 St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comès, Donaldsonville.
 Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Montou.
 Nouvelle-Ibérie:—
 Vacherie:—Morris Feitel.

FLEAUX DE DIEU.

I.

L'épidémie est sur nous. Et la misérable, sous le nom bien connu et maudit de fièvre jaune, désole présentement cinq ou six grandes villes des Etats-Unis.

La Nouvelle-Orléans, Memphis, Vicksburg, Grenada et Port Gibson sont sa proie. Et si nous nous en rapportons au langage des journaux et du télégraphe, Memphis est un horrible charnier, et Grenada un cimetière.

Quant aux bourgades et aux villages, ils reçoivent les uns après les autres la terrible visite du fleau. En est-il un qui sera épargné? Les campagnes elles-mêmes sont menacées. Personne, de l'embouchure du Mississippi à l'embouchure de l'Ohio, des bords de l'Atlantique aux rives du Rio Grande, ne se sent à l'abri. St. Louis a peur. Et les classes et les races sont indistinctement frappées. Car le fleau, cette année, comme obéissant à la loi d'une égalité redoutable, prend les blancs et les noirs, les natifs et les étrangers, les pauvres et les riches, les vieux et les jeunes. Personne n'est acclimaté.

Aussi est-on tenté de donner le nom de peste au fleau qui sévit. Mais quand on pense, avec une presque certitude, qu'il est à peine à mi-roule, qu'il a peut-être un mois à se voir encore, qu'il lui reste probablement des villes, des villages et des campagnes à désoler, que de nouvelles et nombreuses victimes sont marquées par la mort, et que le froid, seul, mettra fin à la mortelle épidémie qui nous enveloppe de tous les côtés, on est profondément ému et douloureusement affligé. Il faudrait être misérable pour être insensible.

Et qui donc, par humanité sinon par peur, n'attend avec anxiété le jour de la glace ou le jour de la délivrance?

Que l'hiver serait béni! Car la médecine, malgré sa bonne volonté et son dévouement, est presque obligée de confesser son impuissance devant le fleau. Les docteurs ne s'entendent guère, et s'ils ne savaient pas mourir à leur poste, on ne les croirait point. Le salut, à vrai dire, est dans ceux qui vous gardent, vous soignent et ne quittent guère le chevet de votre lit. L'infirmier intelligent, ou plutôt l'infirmière, voilà la guérison. Cette infirmière, vieille école des Antilles, ou son élève, pas plus que le médecin lui-même, n'a le spécifique; mais son traitement connu et ses soins constants sont presque toujours efficaces. Au reste, prise à temps, traitée à la façon des Antilles, et si le malade ne se croit pas mort et tombant, la fièvre jaune est facilement vaincue. Que de fièvres sont plus dangereuses qu'elle! Mais c'est la *jaune* qui épuante, comme le mot *morbus* dans le choléra. Et la peur est une déplorable aggravation.

Aussi, pourquoi avoir peur? On prétend que cela ne se commande pas. Mais que si, puisqu'elle est souvent un tantôt. On peut commander à la peur comme à toute chose. Vous acquiescez le courage et la fermeté en examinant le danger. Il faut se dire que ce n'est point la foudre, que tous ne meurent pas,

que beaucoup sont sauvés, et que vous serez même un de ces derniers. Est-ce qu'elle est nouvelle, et ne l'avons-nous point eue en 53 ou en 57? Pourquoi l'aurions-nous bien cette année? Au reste, si elle nous saisit lâchement, répondons-lui bravement. Une bonne infirmière la fera fuir. Mais il ne faut pas pleurer et se désoler à l'avance. Et si le mari tombe malade, que la femme fasse noblement son devoir. Et si la femme est frappée, que le mari veille, soigne et sauve chrétiennement. La famille a été créée pour le dévouement mutuel, et c'est même là sa condition de moralité et d'honneur. L'amitié, elle aussi, et l'humanité veulent qu'on n'oublie et qu'on n'abandonne personne. En se couchant, croyez-le, on n'évite point l'invisible, et s'il est imprudent de braver sans raison l'ennemi, il serait peut-être égoïste et mauvais de laisser l'ennemi assassiner son voisin. Ayons du cœur! Le cœur est le courage. Ce sont là deux mots synonymes d'une même chose. Et cela est si vrai, voyez-vous, que si les villes soigneusement et peureusement enfermées dans le cercle de la quarantaine négligent pas plus que les autres au fleau, car le fleau a des ailes et passe par dessus les murs, elles n'en sont pas moins ordinairement maltraitées d'une façon exceptionnelle. Elles paient la dîme de la peur.

II.

Où, pourquoi donc avoir peur? A quoi ce sentiment est-il bon? Nous répétons, et vous le savez bien, que la maladie n'est pas du tout la mort. Et elle le serait bien moins encore si la folle panique ne s'éparpillait pas de nous, si les soins étaient intelligents et constants, si nous voulions bien nous persuader que cette maladie n'est pas plus contagieuse que la migraine.

On nous dit que Memphis est un charnier et Grenada un cimetière, et nous devons malheureusement le croire. Mais pourquoi? Et pourquoi la Nouvelle-Orléans elle-même, qui contient quatre ou cinq fois la population de Memphis, a-t-elle beaucoup moins de victimes? C'est que la peur y joue un rôle moins terrible, que le mal y est mieux connu, et que les hommes y sont plus solidaires à l'heure de la calamité générale. On y combat avec plus d'ensemble. On y sait que la mort peut être vaincue. Et cette croyance, que la maladie n'est pas nécessairement mortelle, sauve assurément bien des gens.

Car disons-nous bien, avec la certitude de la foi et de la conviction, les preuves étant là, que la fièvre jaune n'est pas inévitablement fatale. Le mot *jaune* ne doit pas nous terrifier outre mesure. Et si les mots *pernicieux*, *typhoïde* et *cébréol* nous paraissent moins redoutables que le mot *jaune*, c'est que nous ne réfléchissons guère. Il y a dans notre terreur quelque chose de répugnant au moyen âge à l'apparition des fleaux nommés *fièvre de Dieu*, mais que la raison, la science et la véritable foi des temps modernes ne peuvent cependant plus désigner sous ce nom. Comme nous le prouverons plus loin.

Garçons nous donc de croire qu'un coup d'aile de cette fièvre est un coup d'aile de la mort. Trop de vivants l'ont eue pour conclure ainsi. Aux Antilles, son pays véritable, on a redouté sa puissance aux proportions d'une maladie ordinaire. N'importe quelle vieille négresse en a facilement raison, et la science, en la voyant ainsi vaincue, est presque dispensée de chercher un spécifique.

Alors, pourquoi s'épouvanter? On en meurt, dites-vous. Sans doute, mais pas toujours. Et le nombre des victimes, un sur six, tend à diminuer chaque jour. On peut même affirmer par preuves que, sur dix cas pris à temps, convenablement traités, et pourvu que malade ne commette aucune imprudence, il y aura neuf guérisons, peut-être même dix. Mais l'imprudence est généralement fatale, et la convalescence veut être entourée de nombreuses précautions. Le convalescent, comme Lazare, ne peut se lever, prendre son lit et le porter sur ses épaules.

On en meurt, dites-vous. Certainement. Ne meurt-on pas de tout, et faut-il absolument qu'une épidémie, peste noire, choléra ou fièvre jaune, nous rappelle que nous sommes mortels et que nous devons tous mourir?

La mort est l'inévitable loi. Chrétiennement ou philosophiquement, avec la foi des temples ou la foi de la raison, avec la certitude d'une autre vie ou l'espoir d'une autre vie, il faut se soumettre tranquillement à cette loi. Nous ne pouvons la combattre et la vaincre que jusqu'aux limites d'un âge déterminé. Quand cet âge est atteint, si nous l'atteignons, nous nous éteignons naturellement. Mais personne ne passe outre. *Dura lex, sed lex*. Il faut s'incliner, et quand la mort

vient, hâte-on à l'heure extrême, la résignation est l'unique sagesse. A quoi bon murmurer, et contre qui nous indignons-nous? Au reste, n'avons-nous pas l'espérance des joies éternelles ou l'espérance d'un repos profond? Cette vie veut-elle être tant pleurée et tant regrettée? Ceux qui s'en vont ne sont-ils pas les heureux, quand ceux qui restent, regrettant ceux qui sont partis, ne gardent le plus ordinairement qu'un lourd fardeau de misères sur les épaules? L'orient a raison, et sa philosophie est sensée: *Scriptum est*. C'est l'inévitable. Le murmure serait la folie, et l'indignation contre la loi serait une poignée de poussière lancée contre le ciel. La justice, du reste, ne fait pas d'exception, et les grands de la terre, si toutefois il y a quelque chose de semblable sur notre misérable boule, y passent comme les petits. Aucune infailibilité ne vous défend de la mort. Ce n'est pas, bien entendu, qu'il y ait blasphème à prier. Au contraire. Si la prière, un acte de foi et une constatation de faiblesse, n'a pas de pouvoir direct contre la loi, et si les supplications des hommes sont impuissantes devant la cause et ses conséquences, la prière donne souvent la force, le courage et la résignation. Cela suffit pour la justifier. Et si elle est sincère et vraie, vous en retirez assurément la vertu et la fertilité, c'est-à-dire la vie. Car la vertu et la fertilité, qui sont en vous, vous permettent de vivre sagement, d'user modérément, de marcher dans le bon chemin et de combattre avec avantage la peur, la terreur, le fantôme, le mensonge et le mal. Mais il faut que la prière, pour devenir une vertu et une fertilité, devienne une action. Des mots et des signes seraient de momeries.

En vérité, que vous soyez chrétien ou philosophe, — ce qui est peut-être la même chose — regardez la mort en face et bravement. Elle n'est pas si horrible que vous le supposez. Elle ne vous frappe jamais deux fois. A demeurant, si votre honte et votre peur, et vous savez que cette honte est toujours inconnue et mystérieuse, comment pouvez-vous l'éviter?

III.

Mais si la désolation est grande à cette heure de calamité publique, si nous avons à pleurer sur de trop nombreuses victimes, et si l'on peut être attendri un mois, pour que le fleau destructeur soit terrassé, nous avons, dans notre misère et notre deuil, parmi nos regrets et un milieu de nos larmes, la suprême consolation de voir que notre peuple est bien vivant à la charité, au dévouement et aux nobles vertus qui honorent l'espèce humaine. Et si nous doutions encore de lui, à cause de certains vices, surtout à cause de sa politique souvent demoralisatrice, nous aurions tort. Si l'esprit a des vanités et de roueries, le cœur est bien placé, bon et généreux. Ce peuple, avec ses écoles, ses sectes, ses cultes, ses races et ses classes, est vraiment chrétien. Cardonner, soulager, secourir, avoir la grande pitié des œuvres, posséder l'héroïsme qui ne recule devant aucun danger, mourir dans l'accomplissement de son devoir et au nom de l'humanité, c'est de croire à un autre dogme. Et nous voyons, à l'heure présente, qu'il est l'heure de la détresse, une magnificence et un dévouement de pitié, de sentiment et d'œuvres dans cette nation et parmi ces hommes. Sans quelques politiciens sans honte, qui feraient de la politique près du cadavre de leur mère, tous les citoyens de la même patrie sont douloureusement émus. La sensibilité est puissante et générale. Elle s'affirme noblement dans les catholiques, les protestants, les Juifs et les libres-penseurs. Toutes les classes ont le même désir du bien. Le Nord, qui n'est pas frappé, et qui ne craint pas de l'être, donne avec une admirable libéralité. On s'assemble, on s'exalte, et l'égoïsme n'est nul part. Les sociétés, les congrégations, les églises, les loges, les clubs et les groupes rivalisent de zèle. Rester à l'écart semblerait criminel. Chacun veut être pour quelque chose dans le soulagement de ses semblables. Car les hommes d'une latitude ou d'une autre sont assurément nos semblables et nos frères. Ils appartiennent à la même grande famille humaine. Nous leur devons aide, protection et consolation. Comme eux, nous pouvons être frappés, souffrir et mourir. L'affliction est à tous, et si les fleaux ne sont pas des fleaux de Dieu, ils peuvent changer de nom et de place. N'y en a-t-il point pour tous les pays et pour toutes les latitudes? On s'entend, malgré les temps, les progrès et la science, les nations exemptes de fleaux et de calamités? Aujourd'hui, c'est moi, demain, ce sera vous. Mais la solidarité, qui est une vertu si précieuse sous le nom de fraternité, et que la langue du peuple nomme si admirablement la charité, nous réunit dans la même foi et nous

sauve dans la même protection.

En vérité, l'œuvre de secours à laquelle nous assistons en ce moment, et qui ne trouve point d'oisifs, est belle. Il ne faut pas craindre de le dire. C'est une réponse à ceux qui parleraient de l'égoïsme de ce peuple et de ce siècle. Car ce n'est pas seulement le riche qui donne, et qui n'a par toujours grand mérite à donner, mais encore le pauvre. Le tronc des églises, cette sublime simplicité de la charité commune, puisque nul ne sait et ne voit, est sorti de l'église elle-même et purifie maintenant les lieux profanes. L'obole y tombe de tous les côtés, échappée de la main inconnue, mais précieuse et bénie. Et c'est là, sans erreur de notre part, ce que nous nommons un magnificence chrétienne. Et c'est là ce qui nous fait dire que ce peuple est profondément chrétien. En faut-il d'autres preuves? Les actes dispensent des paroles.

Mais si nous entrons dans le foyer de l'infection, là où l'œuvre devient véritablement héroïque, avons-nous le droit de railler et de mépriser l'espèce humaine? D'abord, on ne raille point devant la mort, et c'est en face de la mort qu'on juge l'homme. Et quelle mort! Celle-là est lugubre, inexorable et sans gloire. Aucun enthousiasme ne vous y pousse. Vous n'en sortirez pas triomphant et puissant. Vous n'êtes point le soldat qui tue, mais un obscur combattant qui sauve et qui meurt. Sauf on même votre nom! Médecin, prêtre, Sœur de Charité, infirmier et fossoyeur, vous disparaîtiez confusément dans la foule des victimes. Et l'argent est-il quelque chose pour vous? En vérité, non. Il y a du sacerdoce dans ces hommes et dans ces femmes. Le dévouement est sans mesure, sans choix et sans calcul. Vous êtes riche, vous pouvez fuir, et vous restez. Vous aimez ce poste de danger et de sacrifice. Et si la mort, brava vingt fois, hideuse et inglorieuse, vous épargne miraculeusement, vous ne songez pas même à la rembourser de son or. Vous vous contentez, étant prêtre, Sœur de Charité ou religieux, de prier pour ceux qui ne sont plus. Mais vous avez le droit, étant père, étant mère, étant fils ou fille, de pleurer ceux qui sont morts.

Les larmes sont la consolation de ceux qui restent.

IV.

Si le prêtre, dans les temps ordinaires, et lorsqu'il n'y a rien de menaçant sur la terre et dans les cieux, est quelquefois singulier par son intolérance et sa théologie, le prêtre est généralement beau aux heures de la calamité publique. Il se redresse superbement en face de ce que le moyen âge nommait le *fièvre de Dieu*. Il fait l'admiration. C'est alors qu'il est dans la sublimité de son rôle et dans la grandeur de sa croyance. On donne le front d'homme, front de protestant, de philosophe et de libre-penseur, hier peut-être respectueux devant l'évêque madrigalisant à Versailles, qui ne s'incline respectueusement devant le Belsunce de la peste de Marseille? Et celui de Juin 1818, l'archevêque Affre? Car l'un n'est pas moins grand que l'autre. La guerre civile, elle aussi, est une abominable peste, et le rôle du prêtre, au milieu des factions, des haines et des guerres, est un rôle d'apaisement. Armer convient aux rois, désarmer convient aux prêtres, et si l'un veut la mort, l'autre veut la vie. Aussi Belsunce, au milieu des pestiférés de Marseille, et Affre, sur la barricade de Juin, sont également sublimes. Le croix, dans leur mains, est le salut.

Il en est de même pour le médecin. Si le médecin, lui aussi, a son côté terrible, et si l'infailibilité de la science n'est point en lui, — car il dit, dispute et s'irrite quelquefois — son caractère grandit immédiatement devant le péril. L'épidémie le trouve toujours brave, résolu et dévoué. Il a la conscience de son devoir. Il mourra à son poste d'honneur, mais ne l'abandonnera pas. Et ce n'est point la fortune qu'il cherche dans cette nombreuse et sombre clientèle. Y songe-t-il encore, et ses jours et ses nuits, qui sont à tous, ne sont-ils point les jours et les nuits du sacrifice et de l'abnégation? S'il cherche quelque chose au chevet du mourant, c'est le secret de la vie, c'est salut des victimes, c'est l'arme qui tuera la mort. Car la science, comme la foi, a ses héros, et la science n'est pas moins une foi que la religion.

En vérité, devant les terribles tragédies dont l'histoire humaine est faite, et qui sont la cause de tant de larmes et de tant de deuils, le médecin n'est plus le personnage comique de Molière. Il n'appartient plus à la raillerie, à la satire et au théâtre bouffon. Molière, aujourd'hui, le respecterait et l'admierait. Car le médecin moderne, dans ces deux derniers siècles, a été l'homme de la recherche, de la science et de la conscience. S'il ne marche point dans l'orgueil de l'infailibilité et de

l'absolu, étant l'étude et non la théologie, il sait assez de la nature pour génir quelquefois, soulager souvent et consoler toujours. Il s'est rattaché, par la méthode d'observation et d'expérience, aux traditions d'un instant interrompues de la grande doctrine antique. Il n'a plus sur lui l'obscurité de la scolastique et du moyen âge. Il pense librement et cherche de même. Aucun mal n'est divin pour lui, aucun fleau respectable. Combattre le mal dans sa cause, qui n'est pas Dieu, tel est son dogme. Il affirme que cela n'est pas seulement un droit, mais encore un devoir; et il ne doute point du triomphe définitif. Pourquoi non? La raison et la religion elle-même, malgré certaines voix de moyen âge entendues çà et là, ne croient plus aux fleaux indispensables. Le fleau, guerre ou épidémie, Attila ou peste noire, a perdu sa nécessité. Le mal est un ennemi à détruire, presque détroué, qui ne possède plus le caractère de la fatalité antique, et qui sera terrassé par l'archange du progrès, qui se nomme vérité et science. En doutez-vous? Le monde, aujourd'hui, a moins de fleaux et de victimes. Les pestes d'Athènes, de Florence et de Marseille, si fréquentes dans le passé, et qui ne laissaient pas assez de vivants pour enterrer les morts, sont à moitié vaincues. Notre globe est plus sain. L'humanité, merveilleusement servie par la civilisation et les conquêtes, c'est-à-dire la conquête de la civilisation, opère avec plus d'entente, d'intelligence et de succès. Le principe de la solidarité triomphe. C'est le droit de la lumière. Car la lumière est l'ennemi de tout mensonge et de toute peste. Elle éclaire les recueils les plus sombres et purifie les lieux les plus malsains. Elle a pénétré au fond de l'Asie, qui, pour avoir été le berceau de la civilisation, n'en a pas moins été le berceau des pestes, des infections et choléras. Elle a nettoyé le littoral de la Méditerranée, autrefois si impur et si mortel. Et adieu vous pas va, si vous avez quelque peu l'histoire, que les grands fleaux et les épouvantables épidémies dont fut affligée l'Europe, alors que l'Europe et l'Asie avaient l'une pour l'autre la haine des Croisés, se reproduisent avec tout l'effroi d'une périodicité mystérieuse?

Mais le mystère, cause de votre double terreur, ne s'est-il pas expliqué plus tard, et quand des bandes de sales Musulmans n'ont plus encombré les chemins de la Mecque, mourant sur la route, puant au soleil et infectant l'atmosphère, l'Europe a-t-elle eu besoin de quarantaines et de lazarets? C'est dans le pèlerinage à la Mecque, et dans les pomritures du chemin religieux, que se trouvait la peste d'Orient. Cette unique raison aurait suffi à l'Europe pour supprimer la Turquie. N'est-ce pas, après tout, une raison semblable qui légitime la conquête et la possession de l'Inde par les Anglais?

V.

En vérité, il n'y a pas de *fièvre de Dieu*.

C'est là le cri de l'ignorance, de la superstition et du moyen âge. Et les terreur de l'an mil, de la colère divine, du châtiement des hommes et des nations, des maux nécessaires imposant des pénitences terribles, ne sont plus. Ce culte, car c'en était un, et celui du fatalisme oriental, n'a plus de croyants. Dieu, dégagé de son dualisme matériel, a cessé d'être le bien et le mal. Il ne personifie plus la force créatrice et la force destructive. Les hommes, plus éclairés, plus raisonnables et pénétrant plus profondément dans le secret des causes, des créations et des lois, l'ont dépouillé de ses passives humaines et de ses vanités. Ce n'est plus celui qui parle, marche et frappe. Est-il encore le bien et le mal, quand il est la loi? Et nous savons que la loi est la vérité, la justice et l'ordre, c'est-à-dire le bien. Mais il serait absurde et impie de déclarer que la loi nous envoie arbitrairement des fleaux, nous afflige à sa fantaisie de calamités redoutables, et se plaît à un double jeu de mal et de bien. Serait-ce encore la loi et l'ordre? Serait-ce la raison? Quant à la justice, ne serait-elle point violée de la façon la plus outrageante? Car les victimes du fleau, vous le savez bien, ne sont pas toujours les méchants, les prévaricateurs et les coupables. L'enfant n'a rien fait, la mère est innocente, le prêtre est resté digne, et les criminels sont épargnés. Il y avait plus de deux justes dans la ville condamnée au feu. Et ne pouvait-on, en acceptant la légende d'un Dieu personnel, qui est la légende orientale, accorder à ces hommes, à ces peuples et à ces villes le temps du repentir et le dogme du pardon? Dieu, qui a l'éternité, doit nous donner le temps. Et pourquoi donc un fleau exceptionnel, une espèce de miracle horrible, quand la vie est déjà si courte, quand le terme en est

limité, quand nous devons tous mourir? Les dix plaies d'Egypte sont-elles les arguments d'un créateur, et pour quoi frapper en une nuit tous les premiers-nés, hommes et bêtes, d'un pays déjà dévasté et désolé? Mais ce qui nous fait douter, en ce cas, de la vérité de vos paroles et de la véracité de votre Eternel, c'est que vous avez dû faire un signe à vos portes, avec le sang de votre agneau pascal, pour que l'Eternel ne se trompât point de maison et vous épargnât. Sans la marque visible, qui fut la marque sanglante, il ne vous aurait point reconnus. Vous avez en le soin de lui faire des yeux. Mais vous l'avez fait terrible et cruel. Quand il n'est pas le Dieu des armées, plus redoutable que Jupiter tonnant, il est le Dieu des plaies, des fleaux est des flammes. Partant de ce principe, que rien n'arrive sans sa volonté, vous le rendez, comme dans une espèce de paganisme grossier, responsable des méfaits des hommes et de la fureur des éléments. Il est bon aujourd'hui et mauvais demain, mais irrégulier et capricieux. N'allez-vous pas jusqu'à la faire déroger à sa loi, qui est suprême? Ah! si vous voulez, — et nous le voulons aussi — donner à Dieu un autre nom que le nom de Loi, ou le nom de Tout, et si vous pensez qu'il convient mieux de dire l'Être Suprême que la Cause Suprême, ne lui arrachons ni la puissance, ni la justice, ni la grandeur, dont nous n'avons qu'une faible et misérable idée, que notre esprit conçoit à peine et que notre langue n'ose balbutier; mais accordons-lui chrétiennement la bonté, la clémence et la miséricorde infinies. Et s'il est ainsi, comme il l'est, cessons de parler le langage éraintif et obscur du passé et du moyen âge. La langue moderne, sans lui manquer de respect, sans être une contradiction à la raison et à la science, loin de l'abaïsser, l'éleve plutôt et le grandit au-dessus de ceux de l'Inde, de l'Egypte, de Moïse et des Prophètes. Mais il est bon, élément et miséricordieux. Mais sa droite n'est plus armée, terrible et vengeresse. Mais les pestes, les épidémies et les oragans ne sont plus ses fleaux. Mais sa religion, qui repousse les haines, les guerres et les sacrifices humains, ne persécute point, aime et console. C'est dans lui que nous trouvons la tendresse, la charité et la fraternité. Nous sommes tous ses fils et tous des frères. Nous obéissons à sa loi, qui est le bien, et nous ne foulons pas aux pieds la nature, qui ne saurait être le mal. Et nous aurait-il défendu, comme nous voulons dans l'ombre et l'ignorance, c'est-à-dire dans la souffrance et la misère, de chercher la vérité, de trouver la vie et de posséder le savoir? Pourquoi la liberté, l'intelligence et la raison? Le grand livre de la nature, avec ses causes et ses effets, nous est-il ouvert pour que nous ne le lisions pas? Car ce livre, qu'on n'épèle pas sans le plus profond respect, dont les mystères sont pénétrables sans cesser d'être saints, est la réponse aux adorateurs d'un Irminsul quelconque. C'est pour ne l'avoir point lu que les hommes ont été malheureux. Et ils seront heureux, prêts et victorieux contre tous les fleaux, quand ils en posséderont la sagesse et qu'ils en appliqueront la loi. En tout cas, comme nous l'entendons encore dire quelquefois, si la peste ou la fièvre était une visite de Dieu, *Visitation of God*, à quoi servirait de lutter contre la fatalité terrible, et pour quoi donc, esclaves vaincus et soumis, ne nous couchions-nous pas misérablement sur le fumier de Job et ne nous dispensions-nous même point de râcler notre pis et nos plaies avec de vieux tessons de bouteille ou de pot? Que vaudrait alors, devant l'inévitable, le fleau fatal, l'arrêt suprême et irrévocable, que vaudrait, disons-nous, le dévouement du savant, du médecin, du prêtre, de la Sœur de Charité, du garde-malade, du père, de la mère, du fils, de la fille, de l'ami, d'Hippocrate à Athènes, de Léon I devant Attila, de Belsunce à Marseille, d'Affre sur les barricades, et de tant d'autres héros obscurs ou connus qui se sont sacrifiés pour le salut de leurs semblables, ont affronté ou affronté la mort pour la désarmer, ont osé ou osent encore la souveraine et sublime lutte de bien contre le mal, de la science courageuse contre le fleau aveugle, du progrès qui fait la vie contre la fatalité qui donne le néant et la mort?

Ah! plutôt! *Sorsuta corda!*

Et debout les cœurs, les âmes, les consciences, les intelligences, les sciences, les dévouements, les vertus et les héroïsmes! Debout la foi! Debout la vérité! Et que tout cela, au nom de Dieu, au nom de la charité, au nom de la vie et de l'amour, combatte toutes les misères, toutes les malédictions et tous les fleaux dont l'humanité souffre encore, et qui disparaîtront de